

John Mearsheimer : Russie et Iran, le piège de l'escalade occidentale

Le professeur John Mearsheimer est titulaire de la chaire R. Wendell Harrison Distinguished Service au département de science politique de l'Université de Chicago Suivez le professeur Glenn Diesen : Substack : <https://glennDiesen.substack.com/> X/Twitter : https://x.com/Glenn_Diesen Patreon : <https://www.patreon.com/glennDiesen> Achetez des produits dérivés : <https://diesen-shop.fourthwall.com/en-nok> Soutenez les recherches du professeur Glenn Diesen : PayPal : <https://www.paypal.com/paypalme/glennDiesen> Offrez-moi un café : buymeacoffee.com/gdieseng Go Fund Me : <https://gofund.me/09ea012f> Livres du professeur Glenn Diesen : <https://www.amazon.com/stores/author/B09FPQ4MDL>

#Glenn

Bienvenue à tous. Nous recevons aujourd'hui le professeur John Mearsheimer. Merci beaucoup d'être avec nous. J'avais hâte de vous interroger sur ces escalades sans précédent que nous observons : la volonté de les mener, leur efficacité, mais aussi leurs conséquences. À mon avis, on n'en a pas suffisamment parlé. Prenons un exemple. Dans la guerre contre l'Iran, on entend désormais évoquer la possibilité, je suppose, d'élargir les options en utilisant aussi des armes nucléaires tactiques contre l'Iran. Face à la Russie, on constate aujourd'hui une ouverture remarquable concernant la stratégie de plusieurs pays de l'OTAN : frapper en profondeur sur le territoire russe, viser des cibles civiles, comme l'a dit le président finlandais, afin de faire pression sur le Kremlin.

Et bien sûr, on peut regarder Gaza. On a l'impression qu'il n'y a tout simplement plus aucune limite à la volonté d'escalade. On peut aussi regarder l'économie. Les États-Unis discutent désormais de la possibilité de légaliser la saisie de pétroliers iraniens et, en substance, d'en faire des biens américains. Et tout cela se produit au moment même où les Européens se demandent s'ils devraient ou non voler tous les fonds souverains russes, là aussi pour financer la guerre. Donc oui, on a l'impression qu'il n'y a plus de règles. L'ancien système international est démantelé. Avant d'aborder l'efficacité et les conséquences, je me demandais : comment expliquez-vous l'époque que nous vivons aujourd'hui, qui semble se défaire de toutes ces contraintes, de ces règles, et peut-être même du bon sens ?

#Guest

Eh bien, cela tient en partie au fait que vous êtes passé — que nous sommes passés — d'un monde unipolaire à un monde multipolaire, n'est-ce pas ? Je suis né et j'ai grandi — ou plutôt, je suis né et je suis arrivé à l'âge adulte — dans le monde bipolaire. Nous avons deux grandes puissances : les États-Unis et l'Union soviétique. C'était un monde assez simple. Il y avait les Soviétiques d'un côté,

avec leur ordre. Et de l'autre, il y avait les États-Unis, avec leur ordre délimité. Donc, vous aviez ces deux superpuissances face à face, les yeux dans les yeux, et chacune avait son propre ordre. Puis ce monde bipolaire a disparu. Nous sommes entrés dans un monde unipolaire, où il n'y avait plus qu'une seule grande puissance sur la planète.

Et cette seule grande puissance, c'était les États-Unis. Ils ont repris l'ordre hérité de la guerre froide, cet ordre occidental que nous avons construit pendant la guerre froide, et ils ont essayé de l'étendre à l'ensemble de la planète. C'est cela, l'ordre international libéral. Au fond, l'ordre international libéral, c'était l'ordre occidental de la guerre froide étendu à toute la planète. Mais je soutiens qu'aux alentours de 2017, l'unipolarité a pris fin, et que nous sommes entrés dans un monde multipolaire. Nous avons désormais trois grandes puissances : la Chine, la Russie et les États-Unis. C'est tout simplement un monde fondamentalement différent de celui qui existait pendant l'unipolarité. Et c'est aussi un monde fondamentalement différent de celui qui existait pendant la bipolarité.

Et cela signifie que l'ordre qui existait durant le moment unipolaire va prendre fin. Cet ordre, encore une fois, selon pratiquement tous les observateurs, était un ordre international libéral. Et on pouvait avoir un ordre international libéral parce qu'il y avait une puissance unipolaire libérale. La seule grande puissance sur la planète, c'étaient les États-Unis. C'était un État libéral. Mais ce monde a disparu. Aujourd'hui, vous avez trois grandes puissances. Les Chinois ont une vision fondamentalement différente, et les Russes ont une vision fondamentalement différente de ce à quoi l'ordre, ou les ordres, devraient ressembler. Et pensez simplement aux BRICS. Les BRICS font partie d'un ordre nouveau qui est en train d'émerger. Les BRICS sont conçus pour faire face à l'ordre dirigé par les États-Unis.

Pensez simplement à la banque des BRICS et à ce qu'elle voudrait faire, par rapport au FMI et à la Banque mondiale, qui sont dominés par les États-Unis. Donc, ce qu'on voit se produire ici n'a rien de très surprenant, n'est-ce pas ? Vous avez simplement une nouvelle répartition du pouvoir dans le système. Vous êtes dans un monde multipolaire, et l'ordre qui existait pendant la guerre froide a disparu. Il a tout simplement disparu. Les Chinois et les Russes veulent établir un ordre différent, et les Américains veulent le leur. En ce sens, cela ressemble beaucoup à la guerre froide. Ça en dit donc long sur ce qui se passe. Mais mettons un instant la question de l'ordre de côté, et concentrons-nous sur les trois grandes puissances du système. On a ici un système bien plus compliqué que le monde bipolaire de la guerre froide.

Quand je me levais chaque jour pendant la guerre froide et que je lisais les journaux, il était bien plus facile de suivre ce qui se passait que de suivre ce qui se passe aujourd'hui. Parce qu'il y a trois grandes puissances, au lieu d'une seule pendant l'unipolarité, et même de deux pendant la bipolarité. Et ces trois grandes puissances interagissent de toutes sortes de façons, ce qui rend difficile le suivi de ce qui se passe. Et puis, si vous ajoutez quelqu'un comme Donald Trump, ainsi que les conséquences de ce que les États-Unis ont fait pendant le moment unipolaire, vous obtenez un monde vraiment compliqué. Alors, qu'est-ce que je veux dire exactement par là ?

L'élargissement de l'OTAN a commencé pendant le moment unipolaire. Il a commencé en 1994, quand les États-Unis étaient au sommet de leur puissance. Et ce que nous avons fait... pour revenir à ce que je disais il y a quelques minutes, Glenn... nous avons pris l'ordre occidental qui existait en Europe de l'Ouest pendant la guerre froide. Pensez à l'Union européenne, pensez à l'OTAN. Et nous avons déplacé cet ordre vers l'est. C'est cela, l'élargissement de l'OTAN. C'est cela, l'élargissement de l'Union européenne. C'est le pôle unique qui prend l'ordre occidental et essaie d'en faire un ordre international libéral. Même si, comme nous le savons bien, les États-Unis ne voulaient pas faire entrer la Russie dans l'OTAN ni dans l'Union européenne, pour des raisons dont nous pourrions parler plus tard, si vous le souhaitez.

Mais le point essentiel, c'est que c'est à ce moment-là que l'élargissement de l'OTAN a commencé. C'est à ce moment-là que l'Occident a commencé à envisager de faire de l'Ukraine un rempart occidental à la frontière de la Russie. Et nous savons comment cela s'est terminé : une catastrophe totale. Et c'est la cause principale de la guerre qui se poursuit en Ukraine. Mais c'est un vestige du moment unipolaire. Je pense que la guerre en Ukraine est un vestige du moment unipolaire. Rappelez-vous : la crise a éclaté en Ukraine en deux mille quatorze. C'est à ce moment-là que les problèmes vraiment graves ont commencé, en deux mille quatorze. C'était pendant le moment unipolaire, et cela s'est simplement poursuivi dans cette nouvelle ère multipolaire. Donc, ce que l'on voit, c'est qu'il y a trois grandes puissances dans le système.

Nous sommes désormais dans un monde multipolaire, ce qui n'était plus le cas depuis 1945. À la fin de la Seconde Guerre mondiale, la multipolarité a pris fin, et nous sommes rapidement entrés dans un monde bipolaire. Donc, pour la première fois de ma vie, nous vivons dans un monde multipolaire. Et un monde multipolaire est tout simplement bien plus compliqué. De plus, il reste toutes sortes de problèmes hérités du moment unipolaire. Je viens de vous parler de l'Europe. Parlons maintenant du Moyen-Orient. Bien sûr, l'attention se porte principalement sur le golfe Persique. Mais parlons du Moyen-Orient de manière générale. Que s'est-il passé au Moyen-Orient pendant le moment unipolaire ? Après le 11 septembre, les États-Unis ont décidé d'adopter une politique appelée la doctrine Bush.

Et ce que nous allions faire, c'était intervenir, renverser des régimes et démocratiser toute la région. Nous avons commencé par l'Irak, mais nous avions prévu de démocratiser l'Iran et la Syrie. Nous allions démocratiser toute la région. Cela faisait partie de tout le projet d'hégémonie libérale. Évidemment, ça n'est pas allé très loin. Pourquoi ? Parce que l'invasion de l'Irak a été un désastre. Mais malgré cela, nous sommes restés engagés en faveur de la promotion de la démocratie, de la promotion du changement de régime au Moyen-Orient, même si nous avons subi une défaite en Irak. Il y a une autre dimension à cela qu'on ne peut pas sous-estimer. Alors que la Guerre froide touchait à sa fin — et c'était juste avant l'écroulement de l'Union soviétique, en décembre mille neuf cent quatre-vingt-onze — Saddam Hussein a envahi l'Irak... excusez-moi, il a envahi le Koweït.

Et nous avons eu cette guerre majeure en janvier et février mille neuf cent quatre-vingt-onze. Je crois que c'était le 2 août mille neuf cent quatre-vingt-dix que Saddam a envahi l'Irak... excusez-moi,

qu'il a envahi le Koweït. Puis la guerre a éclaté, je crois que c'était le 15 janvier. C'était la guerre aérienne. Et la guerre au sol a duré du 24 au 28 février mille neuf cent quatre-vingt-onze. Et nous avons remporté cette victoire éclatante contre l'Irak dans ce conflit autour du Koweït. Mais ce que les États-Unis ont décidé de faire après cette guerre — et c'était principalement le résultat de pressions exercées par le lobby israélien —, c'est d'adopter une politique de double endiguement. Cela voulait dire maintenir au Moyen-Orient d'importantes forces, afin de contenir à la fois l'Irak et l'Iran. Réfléchissez simplement à cela.

Il suffit de réfléchir à la politique américaine au Moyen-Orient pendant le moment unipolaire. Au début de ce moment unipolaire, nous faisons la guerre en Irak. À la suite de cette guerre, nous modifions radicalement notre politique étrangère au Moyen-Orient. Nous adoptons une politique de double endiguement. Nous disons que nous allons rester au Moyen-Orient. Que nous allons contenir à la fois l'Irak et l'Iran. Puis, après le 11 septembre, nous allons au-delà de l'endiguement et nous disons que nous allons faire de l'ingénierie sociale. C'est la doctrine Bush. Il suffit de réfléchir à ce que nous faisons. Et les États-Unis peuvent raisonner ainsi parce qu'il n'y a plus d'Union soviétique pour nous faire contrepoids au Moyen-Orient. Nous sommes Godzilla. Et, en plus, nous avons les Israéliens de notre côté.

Et en réalité, le lobby nous pousse très fortement à faire exactement ces choses-là. Il est parfaitement satisfait que nous poursuivions la double stratégie d'endiguement. Il est parfaitement satisfait quand nous décidons de procéder à un changement de régime. Donc, ce qui est très important, c'est que les États-Unis se retrouvent profondément impliqués au Moyen-Orient pendant le moment unipolaire, tout comme nous nous engageons profondément en faveur de l'élargissement de l'OTAN pendant ce même moment unipolaire. Ce que j'essaie de te dire, Glenn, c'est que nous avons aujourd'hui un certain nombre de problèmes qui sont essentiellement la conséquence de décisions que nous avons prises pendant le moment unipolaire. Alors, pour prendre un peu de hauteur, le point que je veux souligner, c'est que lorsqu'on passe de l'unipolarité à la multipolarité, on se retrouve avec trois grandes puissances.

Et la compétition entre ces trois grandes puissances va être très compliquée. En outre, l'ordre international qui existait pendant le moment unipolaire, et qui manque tant à tout le monde, est kaput. En grande partie parce que les ordres reposent sur l'équilibre des puissances. Et lorsque l'équilibre des puissances, ou la répartition de la puissance, change, les ordres changent. L'ordre international libéral n'est plus. Ce qui se passe, c'est que nous formons de nouveaux ordres. Et par-dessus cela s'ajoutent ces problèmes résiduels hérités du moment unipolaire. Et enfin, au risque de trop compliquer les choses, il y a Donald Trump. Donald Trump est vraiment à part. À bien des égards, c'est une boule de démolition à lui tout seul.

Et il souhaite faire toutes sortes de choses dans le système international, qui ont aggravé nombre de ces problèmes plus qu'ils ne l'auraient dû. Je pense que, pour être juste envers lui, beaucoup de ses intuitions de base concernant l'ordre... enfin, disons les choses autrement, concernant cette nouvelle répartition du pouvoir, étaient justes. Je pense que, si vous l'écoutez parler pendant la campagne de

2016 et pendant celle de 2024, il a dit beaucoup de choses sensées. Mais quand il s'est agi de mener la politique étrangère après son retour à la Maison-Blanche, en janvier 2025, il ne s'est pas comporté de manière stratégiquement avisée. En réalité, il s'est comporté de façon insensée, et il a aggravé nombre de ces problèmes plus qu'ils ne l'auraient dû.

#Glenn

Je comprends ce sentiment de désespoir, et la difficulté de passer d'un monde unipolaire à un monde multipolaire. Mais malgré tout, si l'on prend un peu de recul et qu'on regarde comment Washington a agi pendant la guerre froide, c'était une époque où deux centres de pouvoir étaient en concurrence féroce, avec deux idéologies incompatibles, qui luttaient en substance pour organiser le monde. Pourtant, malgré tout cela, il y avait beaucoup de retenue et, je dirais, beaucoup de bon sens aussi. Mais aujourd'hui, la guerre froide est terminée. Il n'y a plus de menace soviétique écrasante.

Et pourtant, il y a cette volonté de risquer, en substance, même une guerre nucléaire, au nom de l'idée que l'OTAN devrait pouvoir s'étendre partout où elle le veut. Où devrait passer la frontière dans le Donbass ? Et puis il y a aussi l'idéologie. Je veux dire, le communisme mondial était une menace réelle. C'était un vrai problème. Mais je me souviens que, pendant les Jeux olympiques en Russie, on devait les sanctionner et les boycotter parce qu'ils n'avaient pas suffisamment de droits pour les homosexuels, alors qu'ils avaient adopté ce conservatisme. On a l'impression que... face aux défis qu'on avait pendant la Guerre froide et à ceux d'aujourd'hui, on invente des problèmes là où il n'aurait pas été nécessaire qu'il y en ait, j'imagine. Mais oui, désolé.

#Guest

Je vais vous donner mon point de vue là-dessus, parce que je réfléchis beaucoup à la question que vous soulevez. Et je pense que le problème, aujourd'hui, c'est que la plupart des élites, la plupart des élites occidentales, ne comprennent tout simplement pas les fondamentaux de la politique d'équilibre des puissances. C'est peut-être une autre façon de le dire, un peu trop radicale, mais elles ne comprennent tout simplement pas. La plupart des membres des élites de politique étrangère en Occident ne comprennent pas la politique des grandes puissances. Ils ne comprennent pas l'essence des relations internationales. Alors, qu'est-ce que je veux dire exactement ? Si l'on revient à la guerre froide, il est très important de comprendre que les élites qui dirigeaient la politique étrangère pendant la guerre froide étaient issues de la Seconde Guerre mondiale, n'est-ce pas ? Et certaines des personnes les plus âgées avaient grandi dans les années vingt et trente. Je pense que Paul Nitze, si mes souvenirs sont exacts, est né en mille neuf cent vingt-sept. Donc quelqu'un comme Paul Nitze connaissait très bien les années trente.

Il comprenait très bien ce qui s'était passé pendant la Seconde Guerre mondiale. Robert McNamara, bien sûr, a fait ses premières armes pendant la Seconde Guerre mondiale, en travaillant pour Curtis LeMay dans la campagne de bombardements contre le Japon. Autrement dit, les élites de la politique

étrangère pendant la guerre froide avaient été formées dans un monde où le réalisme, la politique élémentaire d'équilibre des puissances, dominait la manière de penser le fonctionnement du monde. Et bien sûr, une fois entré dans la guerre froide, votre description de celle-ci était tout à fait juste. C'était un monde réaliste par excellence. Cela ne faisait aucun doute. Nous qui avons étudié la politique internationale pendant la guerre froide — et cela vaut aussi, bien sûr, pour ceux qui l'ont étudiée dans les années trente et pendant la Seconde Guerre mondiale — étions profondément imprégnés de la logique de l'équilibre des puissances.

On voyait simplement le monde sous cet angle. Pas entièrement. Ça n'expliquait pas tout. Mais on comprenait que la politique des grandes puissances était extrêmement compétitive et très dangereuse. Puis la guerre froide prend fin, en mille neuf cent quatre-vingt-neuf. L'Union soviétique s'effondre en décembre mille neuf cent quatre-vingt-onze. Et on entre dans le moment unipolaire. Et, en bon réaliste, je peux vous dire que toutes sortes de gens me disaient que j'étais un dinosaure, que le monde avait fondamentalement changé. Que nous avions connu une révolution dans la politique internationale, et que la pensée réaliste n'existait plus. Qu'elle n'était plus pertinente. Et il y avait une part de vérité là-dedans, Glenn, dans le sens où nous étions la seule grande... les États-Unis étaient la seule grande puissance sur la planète, et que, par définition, la compétition entre grandes puissances ne pouvait pas avoir lieu.

Il était donc facile de dire qu'on n'avait pas besoin de tenir compte de la logique réaliste. Alors, où est-ce que vous voyez cela se manifester ? Vous le voyez dans l'élargissement de l'OTAN. Les réalistes — et je pense que George Kennan en est l'exemple le plus éminent — voyaient les choses ainsi. George Kennan, qui était réaliste jusqu'au fond de lui-même, considérait l'élargissement de l'OTAN comme une idée vraiment dangereuse. L'idée qu'on puisse étendre l'OTAN jusqu'aux frontières de la Russie, sans que la Russie y voie une menace, était impensable pour Kennan, parce que Kennan était un bon réaliste. Mais pour des gens comme Bill Clinton, et beaucoup de ceux qui l'entouraient, qui pensaient que le réalisme était dépassé, ce n'était qu'une vision adoptée par les dinosaures. C'était un argument facile à écarter.

Ils pensaient que nous vivions dans un monde libéral. Et la meilleure preuve de cela, bien sûr, c'est la force, l'immense force, de l'argument très célèbre de Francis Fukuyama, « La Fin de l'histoire ». Il suffit de revenir lire cet article, qui était profondément important. Et Frank disait essentiellement que le réalisme était mort. Que le libéralisme était la vague de l'avenir. Et un très grand nombre de personnes ont adhéré à cet argument. Je vais vous donner un autre exemple. Les États-Unis ont joué un rôle clé en aidant la Chine à devenir le pays remarquablement puissant et économiquement impressionnant qu'elle est aujourd'hui. Laisser la Chine entrer dans le monde... enfin, disons-le autrement : accueillir la Chine au sein de l'Organisation mondiale du commerce, en deux mille un, a vraiment dopé sa croissance économique.

À l'époque, j'ai dit, en bon réaliste, que faire de la Chine une puissance économique, une locomotive économique capable de transformer cette puissance économique en puissance militaire, n'avait absolument aucun sens d'un point de vue réaliste. J'étais peut-être l'un des trois ou quatre seuls à

défendre cet argument en Occident. Et la plupart des gens pensaient que j'étais fou. « Ce n'est tout simplement plus comme ça que le monde fonctionne, John. Vous êtes un dinosaure. Vous ne comprenez pas ça ? » C'était donc un débat dans lequel je n'ai obtenu absolument aucun écho. Et je n'exagère pas. Personne ne l'a pris au sérieux en Occident. On se retrouve donc dans une situation où, disons à partir de 1989, 1991, de la fin des années 80 au début des années 90, jusqu'à aujourd'hui, je dirais...

Les gens ont vraiment eu du mal à intégrer la logique élémentaire de l'équilibre des puissances. C'est une manière étrangère de penser le monde pour beaucoup de personnes qui ont été formées durant le moment unipolaire. Regardez les départements de relations internationales dans les universités européennes. Combien de réalistes, combien de personnes qui étudient la politique de l'équilibre des puissances, y trouvez-vous ? Pratiquement aucune. Vous avez toutes ces différentes perspectives théoriques qui sont antithétiques au réalisme. Et, au fil des années, en allant en Europe, j'ai découvert que la plupart des gens qui étudient les relations internationales en Europe détestent le réalisme.

Et pensez que des gens comme moi ne sont pas seulement dépassés, que nos idées ne sont pas seulement dépassées, mais que nous sommes dangereux, n'est-ce pas ? Et cette mentalité, cette mentalité-là, c'est la recette de très gros problèmes dans un monde multipolaire. On pouvait penser comme ça au moment unipolaire, Glenn. On pouvait penser comme ça au moment unipolaire et s'en tirer, parce qu'il n'y avait qu'une seule grande puissance sur la planète, et que la compétition entre grandes puissances avait été écartée. Mais dès lors qu'on entre dans un monde multipolaire, on se trouve dans un monde fondamentalement différent.

#Glenn

C'est le monde dans lequel nous vivons aujourd'hui.

#Guest

Il y a aussi une autre dimension majeure à cela, et je vais simplement la mentionner. Je n'entrerai pas dans les détails. Il s'agit des armes nucléaires, de la manière de les appréhender, et de la manière de penser la dissuasion nucléaire. Si vous avez grandi pendant la guerre froide — ou, pour le dire autrement, si vous êtes arrivé à l'âge adulte pendant la guerre froide, comme moi — vous avez énormément appris sur la dissuasion nucléaire, la stratégie nucléaire et les armes nucléaires. Parce que la compétition entre les États-Unis et l'Union soviétique reposait très largement sur la dissuasion nucléaire. Et nous devons constamment réfléchir à la façon dont une guerre nucléaire pourrait être menée, à l'équilibre entre la dissuasion nucléaire et la dissuasion conventionnelle, et ainsi de suite. Cela faisait tout simplement partie intégrante du quotidien de tout stratège pendant la guerre froide. Mais au cours du moment unipolaire, tout cela a disparu.

Donc, je pense que si vous écoutez beaucoup de gens parler aujourd'hui des armes nucléaires, de la dissuasion nucléaire et de la stratégie nucléaire, leurs commentaires me paraissent remarquablement naïfs. Et cela ne me surprend pas, parce que, là encore, ils ont été formés pendant le moment unipolaire, une période où l'on accordait très peu d'attention à ces questions. Je pense donc que beaucoup de gens ont développé des visions assez peu sophistiquées des armes nucléaires. Et d'ailleurs, juste un dernier point là-dessus, Glenn. Pendant la guerre froide, au début, nous ne savions pas quoi penser des armes nucléaires. Nous ne savions pas vraiment comment envisager la dissuasion nucléaire, ni la stratégie nucléaire. La première arme nucléaire explose en juillet mille neuf cent quarante-cinq. Les deux sont utilisées contre le Japon en août mille neuf cent quarante-cinq. Mais ensuite, la Seconde Guerre mondiale prend fin, et la guerre froide commence lentement à se développer.

Et rappelez-vous : l'OTAN n'est créée qu'en 1949. Et, fait très important, la guerre froide ne se militarise qu'en 1950. C'est la guerre de Corée qui militarise la guerre froide. C'est à ce moment-là que nous commençons vraiment à réfléchir sérieusement aux armes nucléaires et au fonctionnement de la dissuasion nucléaire. À la manière dont nous utiliserions des armes nucléaires dans une guerre. À la différence entre les armes nucléaires tactiques et les armes nucléaires stratégiques, et ainsi de suite. Mais au début, nous étions remarquablement ignorants. Et il nous a fallu beaucoup de temps pour comprendre comment réfléchir intelligemment aux armes nucléaires. Je signale simplement qu'Albert Wohlstetter a écrit, en 1959, un article très célèbre dans *Foreign Affairs*, intitulé « The Delicate Balance of Terror ». Aujourd'hui, pour ceux qui comprennent la dissuasion nucléaire, cet article paraît assez simpliste.

Mais c'était un article révolutionnaire à l'époque, parce que Wohlstetter y présentait, à partir d'une étude de la RAND, toutes sortes de concepts, toutes sortes de façons différentes de penser les armes nucléaires que personne n'avait vraiment encore formulées clairement dans son esprit. C'est pourquoi l'article de Wohlstetter, en 1959, a été extrêmement important lorsqu'il est paru. Et si je le mentionne, c'est parce que cela montre qu'il y a eu un véritable processus d'apprentissage. Nous avons fini par comprendre les différentes manières d'envisager les armes nucléaires, les points forts et les points faibles de chaque approche, et ainsi de suite.

Mais tout cela a disparu pendant le moment unipolaire. Et ça a disparu parce que l'idée de mener une guerre nucléaire était, pour l'essentiel, écartée. Puis nous sommes entrés dans un monde multipolaire, celui dans lequel nous vivons aujourd'hui, et ce sujet est revenu en force. Et les gens n'y ont tout simplement pas réfléchi longuement et sérieusement, parce qu'ils n'en avaient pas besoin. Donc, ce que je vous dis, c'est que si vous regardez le monde aujourd'hui, et la manière dont la plupart de ceux qui étudient la politique internationale le perçoivent, il y a très peu d'éléments qui montrent qu'ils comprennent la politique d'équilibre des puissances, premièrement. Et deuxièmement, il y a très peu d'éléments qui montrent qu'ils comprennent la théorie de la dissuasion nucléaire.

#Glenn

Je pense que toute cette idée selon laquelle la politique de puissance aurait disparu, c'est très pratique, j'imagine, quand c'est l'hégémon, ou l'Occident politique, qui voit les choses ainsi. Comme vous l'avez dit, le reste du monde n'a pas vu la politique de puissance disparaître. Mais nous avons en quelque sorte remplacé la politique de puissance par les idées de mondialisation, de valeurs humanitaires, de valeurs universelles. Pourtant, j'ai toujours trouvé cela un peu étrange. Parce que quand on disait « mondialisation », on parlait d'une économie organisée sous direction occidentale. Quand on disait « valeurs universelles », on entendait qu'elles étaient gérées par l'Occident. Quand on disait « défendre les valeurs humanitaires », c'était généralement l'OTAN. Et mon propos, c'est que les valeurs universelles dont on parlait dans les années quatre-vingt-dix, les années deux mille, et après encore, étaient présentées comme si elles étaient dissociées de la politique de puissance. Alors qu'en réalité, elles étaient assez étroitement liées à l'hégémon.

Et c'est pour cette raison que je... Oui, cette façon de penser est un peu étrange. Parce que je me souviens d'avoir assisté à des conférences en deux mille onze, pendant la crise avec la Libye, et les gens disaient : « Oh, attendons un peu avant de ressortir nos livres de réalisme. » Et, vous savez, les gens parlaient comme si nous vivions à une époque complètement différente. Mais vous évoquiez les armes nucléaires, et ça rejoint ce que je voulais vous demander : cette contrainte, en apparence sans précédent et irréflectie. Autrement dit, nous voyons aujourd'hui les États-Unis, qui ne font face à aucune menace réelle de la part de l'Iran, certainement pas à une menace existentielle. Et pourtant, nous entendons désormais parler de la possibilité d'utiliser des armes nucléaires tactiques contre l'Iran, parce que les États-Unis sont à court d'options. Là encore, ce sont au moins des rumeurs confirmées par de nombreuses sources à Washington. Je me demandais donc : comment expliquez-vous cela ? Quel serait l'objectif d'utiliser des armes nucléaires tactiques, et quelles en seraient les conséquences ?

#Guest

Eh bien, tout d'abord, rien ne permet de dire clairement que cette question fait l'objet de discussions sérieuses. D'après ce qu'on peut voir dans les informations publiques, c'est le président Trump qui, bien sûr, est désespéré et qui a tendance à évoquer l'usage d'armes nucléaires comme moyen de résoudre son problème. Mais tous les rapports indiquent que ses conseillers y sont fermement opposés. Et c'est particulièrement vrai du général Kane. Cela dit, je ne sais pas si c'est réellement vrai, parce que, là encore, on dépend simplement de ce qu'on lit dans les médias. Mais cela me paraît logique. Il me paraît logique que Trump soulève cette possibilité, et il me paraît logique que ses conseillers n'y aient aucun intérêt. Mais je pense que ce qui se passe ici, comme je l'ai dit, c'est que Trump est désespéré. Il cherche simplement une formule magique. Et il a tendance à penser que les armes nucléaires tactiques résoudront le problème.

#Glenn

Mais bon, j’imagine que, si vous conseilliez Trump, quel serait votre avis ? Selon vous, dans quelle mesure des armes nucléaires, ou des armes nucléaires tactiques — et je précise que c’est très différent d’une arme nucléaire stratégique, qui, elle, raserait des villes — pourraient-elles être utilisées ? Une arme nucléaire tactique serait une arme de champ de bataille. Je veux dire, qu’est-ce qu’elle ferait que des armes conventionnelles ne feraient pas ?

#Guest

Eh bien, je veux dire, l’argument avancé pendant la guerre froide, lorsque nous avons commencé à réfléchir aux armes nucléaires tactiques, c’était qu’elles étaient bien plus efficaces que les armes conventionnelles pour détruire les forces conventionnelles de l’autre camp. Autrement dit, le scénario dans lequel nous avons longuement envisagé d’utiliser des armes nucléaires tactiques en Europe, pendant la guerre froide, impliquait une attaque soviétique ou du Pacte de Varsovie contre l’Allemagne de l’Ouest. Et cette attaque réussissait. On avait donc, en face, une force blindée massive qui submergeait les forces de l’OTAN. La question était : comment l’arrêter ? Et il s’agit d’un scénario de combat, c’est très important de le comprendre. Comment l’arrêter ? En utilisant des armes nucléaires tactiques dans le combat.

Et ce qu’on a rapidement découvert, c’est que même si les armes nucléaires vous donnaient ce qu’on appelait à l’époque un meilleur rapport efficacité-prix, n’est-ce pas ? Il fallait quand même utiliser beaucoup d’armes nucléaires pour arrêter l’assaut soviétique. Ce n’était pas comme si l’on pouvait simplement utiliser une, deux ou trois armes nucléaires dans le cadre d’une guerre pour arrêter le Pacte de Varsovie, n’est-ce pas ? Et ce qu’on a vite compris, c’est qu’on finirait par tuer bien plus d’un million de personnes. Je crois que la conclusion tirée après les célèbres exercices Carte Blanche, c’était que 1,7 million d’Allemands mourraient si nous utilisions des armes nucléaires, des armes nucléaires tactiques, pour tenter d’arrêter l’offensive soviétique. Et bien sûr, cela reviendrait à détruire l’Allemagne, l’Allemagne de l’Ouest à l’époque. Et puis, il y avait aussi le problème de l’escalade, n’est-ce pas ?

C’est ça. C’était très clair dans cet exercice. Mais ensuite, lors d’exercices ultérieurs, il y en a eu un très célèbre en 1983. Il s’appelait Proud Prophet. Vous pouvez lire des articles à ce sujet dans le New York Times. Ce que Proud Prophet a montré — c’est un jeu de guerre — Carte Blanche était le tout premier jeu de guerre, en 1955, et il a montré sans équivoque que nous détruirions l’Allemagne en recourant à des armes nucléaires tactiques. Puis Proud Prophet est arrivé en 1983. Et Proud Prophet montre très bien le potentiel d’escalade dans ce cas. L’idée, c’est qu’il serait difficile de maintenir une guerre nucléaire tactique au niveau tactique. Elle escaladerait rapidement au niveau nucléaire stratégique. Autrement dit, on finirait par faire exploser le monde. Voilà, en quelque sorte, l’historique.

La situation avec l’Iran, il faut bien le comprendre, est différente, parce que l’Iran ne possède pas d’armes nucléaires. On ne parle donc pas d’une situation comme pendant la guerre froide, où les Soviétiques étaient armés jusqu’aux dents d’armes nucléaires face aux Américains, eux aussi armés

jusqu'aux dents d'armes nucléaires. L'une des raisons pour lesquelles vous détruisez si complètement l'Allemagne et faites monter l'escalade jusqu'au niveau thermonucléaire général pendant la guerre froide, c'est que les deux camps possèdent des armes nucléaires. On ne parle donc pas d'utiliser des armes nucléaires contre l'Iran en craignant que l'Iran riposte contre les États-Unis et leurs alliés avec ses propres armes nucléaires, parce que les Iraniens n'en ont pas.

C'est une différence majeure. L'autre grande différence, c'est qu'il ne s'agit pas de mener une guerre conventionnelle au sol. Encore une fois, il faut se souvenir du scénario dans lequel on a envisagé pour la première fois d'utiliser des armes nucléaires tactiques. Cela concernait l'Europe centrale, et une guerre terrestre. En Iran, il n'y a pas de guerre au sol. C'est une guerre aérienne et navale. Souvenez-vous de tous les débats, depuis le vingt-huit février, sur l'envoi de forces terrestres américaines en Iran : une option terrestre, une invasion au sol ? Eh bien, cela ne s'est jamais produit. Il n'y a donc pas de forces américaines qui combattent au corps à corps contre des forces terrestres iraniennes. Cela n'arrive tout simplement pas.

Alors, tout cela soulève une question : pourquoi ? Quelles cibles allez-vous viser ? Comment allez-vous utiliser ces armes nucléaires ? Il me semble... enfin, je n'ai pas réfléchi très longuement à cela, parce que je pense que c'est une idée folle, et je pense que la plupart des conseillers de Trump pensent aussi que c'est une idée folle. Mais il me semble que les cibles se situeraient autour du golfe Persique. Enfin, notre objectif principal, ici, c'est d'ouvrir le détroit d'Ormuz. Allons-nous utiliser des armes nucléaires pour ouvrir le détroit d'Ormuz ? Je ne le pense pas. D'abord, il faudrait probablement utiliser beaucoup d'armes nucléaires.

On ne peut pas utiliser de très petites armes nucléaires tactiques, parce qu'elles ne causeraient tout simplement pas assez de dégâts. Il faudrait utiliser des armes nucléaires tactiques d'une puissance assez importante. Et il faudrait en utiliser un certain nombre, voire beaucoup, pour rouvrir le détroit d'Ormuz. Et là, toute une série de questions surgissent immédiatement. Qu'en est-il de toutes les radiations qui seraient présentes dans le détroit d'Ormuz ? Qu'arriverait-il à des pays comme les Émirats arabes unis, le Koweït ou l'Arabie saoudite, qui se trouvent sur les rives du golfe Persique, en plus de l'Iran ? Vous voyez donc que ce n'est pas vraiment une option viable.

Alors vous pourriez vous dire : bon, n'utilisons pas d'armes nucléaires contre le détroit d'Ormuz. Frappons des cibles plus profondément à l'intérieur de l'Iran. D'accord, mais la question, c'est : comment cela fonctionnerait-il ? Comment frapper des cibles en Iran avec des armes nucléaires amènerait les Iraniens à se rendre ? Est-ce que larguer seulement une ou deux armes nucléaires dans une zone plutôt reculée suffirait à les faire capituler ? Je ne parierais pas beaucoup d'argent là-dessus. Ça, c'est sûr. Et probablement qu'il faudrait utiliser beaucoup d'armes nucléaires. Et là, la question qui se pose, premièrement, c'est : est-ce que cela amènerait les Iraniens à se rendre ? Larguer un grand nombre d'armes nucléaires au cœur de l'Iran, est-ce que cela les amènerait à se rendre ?

Ce n'est pas certain. Mais plus généralement, quelles seraient les conséquences internationales d'une telle décision ? D'abord, vous briseriez ce que certains appellent le tabou nucléaire. Nous utiliserions des armes nucléaires contre un État qui n'en possède pas. Qu'est-ce que cela signifierait pour la prolifération ? Est-ce que cela n'envverrait pas au monde le message qu'il vaut mieux se doter de ses propres armes nucléaires, lorsqu'une puissance nucléaire comme les États-Unis utilise des armes nucléaires contre un État qui n'en a pas, qui a signé le TNP ? Et puis, en plus, est-ce que vous ne... enfin si, vous légitimez l'usage des armes nucléaires. Vous dites qu'il est acceptable d'utiliser des armes nucléaires. Est-ce vraiment le message que vous voulez envoyer aux Russes ?

Est-ce vraiment le message que vous voulez envoyer aux Chinois ? Est-ce le message que vous voulez envoyer aux Israéliens ? Je ne le pense pas. Je ne pense pas que, si l'on réfléchit à la prolifération et au fait que d'autres pays puissent réellement utiliser des armes nucléaires, il faille utiliser des armes nucléaires, tout simplement. Il faut s'en tenir très loin. Je ne vois donc pas comment vous pourriez utiliser des armes nucléaires contre l'Iran pour atteindre vos objectifs, si vous êtes le président Trump. Et en même temps, je pense que si vous utilisiez des armes nucléaires, les conséquences seraient dévastatrices, à l'échelle mondiale comme dans la région elle-même. Comme je l'ai dit, si vous essayez d'ouvrir le détroit d'Ormuz avec des armes nucléaires, les conséquences pour tous les pays de cette région seraient dévastatrices.

Donc, je ne pense pas une seule seconde que ce soit une option viable. Et c'est pour ça que je pense que les conseillers du président Trump lui disent qu'il ne devrait pas le faire. Bon, je n'ai pas longuement réfléchi à cette question, Glenn, mais il est possible qu'il existe une stratégie astucieuse pour utiliser des armes nucléaires que je ne vois tout simplement pas. Peut-être que vous la voyez, mais moi, je ne vois pas comment ça pourrait fonctionner. Et ça ne fonctionne certainement pas. Pour revenir à l'Europe, ça ne fonctionne certainement pas. Les armes nucléaires tactiques ne fonctionnent certainement pas quand on mène une guerre conventionnelle majeure contre un adversaire qui possède lui aussi des armes nucléaires tactiques.

#Glenn

Non, moi non plus, je n'en vois pas la logique. Encore une fois, il n'y a pas de grandes brigades iraniennes qui avancent. Il n'y a pas de concentration de véhicules blindés iraniens. Donc, ça n'a pas vraiment beaucoup de sens. Et ça, ce serait seulement si les États-Unis et l'Iran étaient isolés. Mais bien sûr, comme vous l'avez dit, il y a d'autres pays dans le monde. Il y a d'autres puissances nucléaires qui seraient alors préoccupées de voir les États-Unis être le seul pays capable d'utiliser ces armes à sa guise. Il y aurait des puissances non nucléaires qui penseraient avoir besoin de davantage de capacités défensives. Donc, on a vraiment l'impression que cela ouvrirait une boîte d'incertitudes sans objectif clair. À moins que le but soit de pousser l'Iran à agiter soudainement le drapeau blanc, à se rendre et, enfin, à accepter que son existence soit menacée. Je ne suis pas tout à fait sûr. Mais je voulais quand même vous interroger sur la dissuasion : est-ce qu'on emploie correctement ce terme ici ?

Parce que, vous savez, généralement, la dissuasion pendant la guerre froide, c'était très facile, très simple. Si l'Ouest ou l'Est attaquait l'autre, alors cette réponse arrivait. Autrement dit, on cherche à préserver le statu quo en prévoyant une sanction claire contre le révisionniste s'il franchit une ligne. Mais une grande partie de ce qu'on essaie de dissuader aujourd'hui semble nous placer, nous, dans le rôle du révisionniste. On peut le dire à propos de l'Iran, étant donné que ce sont les États-Unis et Israël qui ont attaqué. Mais aussi à propos d'Israël. Si on regarde la Chine, si l'objectif est de dissuader la Chine d'envahir Taïwan, mais qu'une partie de cette dissuasion consiste à remplir Taïwan d'armes, ce serait révisionniste, d'une certaine manière. Parce que cela romprait, d'abord, le principe d'une seule Chine. Mais cela alimenterait aussi le séparatisme et tous les sentiments séparatistes, en rendant les Taïwanais un peu plus audacieux avec toutes ces armes.

Donc, vous savez, si vous essayez de dissuader les Chinois d'envahir Taïwan en donnant des armes aux Taïwanais, alors cela franchirait la ligne rouge des Chinois. Et ils devraient alors envahir Taïwan pour éviter qu'elle ne fasse sécession. Donc, nous essayons de dissuader des choses différentes. Autrement dit, nous ne voulons pas qu'ils envahissent Taïwan. Eux ne veulent pas voir Taïwan faire sécession. Mais il y a aussi, je suppose, le dernier exemple, celui de la Russie. Là encore, pendant la Guerre froide, si les Soviétiques nous attaquaient, nous les attaquions : une dissuasion claire. Mais aujourd'hui, la dissuasion consistait à dire : d'accord, nous élargissons progressivement l'OTAN, et nous dissuadons la Russie d'interrompre ce révisionnisme en essayant de s'en tenir à l'ancien statu quo.

Et maintenant, on voit les Britanniques envoyer des drones, des missiles à longue portée, et les Russes viennent d'avertir qu'ils ont désormais le droit de riposter contre la Grande-Bretagne. Et le président finlandais est aussi intervenu pour dire : écoutez, notre objectif, ou notre stratégie, devrait être de frapper profondément à l'intérieur de la Russie, de détruire des cibles civiles qui nuisent à l'économie et à la population russes. Ainsi, nous portons la guerre en Russie, et la population fera pression sur le Kremlin. Enfin, ce n'est pas... Si notre objectif de dissuasion est d'empêcher la Russie de nous attaquer, est-ce que ça fonctionne si c'est nous qui sommes révisionnistes ? Nous gravissons l'échelle de l'escalade, tout en cherchant à les dissuader de répondre ? On a simplement l'impression que nous utilisons ces concepts d'une manière pour laquelle ils n'étaient pas conçus. Désolé, c'était une très longue question.

#Guest

Non, non, non, pas du tout. Je voudrais m'appuyer sur ce que vous avez dit, pas vous contredire ni être en désaccord avec vous, mais prolonger votre propos en abordant la question sous deux angles différents. Le premier, c'est le dilemme de sécurité. Comme vous le savez, le célèbre dilemme de sécurité en politique internationale affirme, en substance, que tout ce qu'un pays fait pour se défendre est inévitablement interprété par l'autre camp comme une mesure offensive, et non

défensive. Prenons l'exemple de la Chine qui commence à renforcer ses forces d'ICBM, ses missiles balistiques intercontinentaux. Il est très clair que les États-Unis disposent d'une force d'ICBM bien plus importante et plus sophistiquée que celle des Chinois.

Les Chinois ont donc le sentiment d'être désavantagés et ils veulent rattraper les États-Unis. Ils veulent se défendre et, de leur point de vue, c'est défensif. Ils renforcent donc leurs forces de missiles balistiques intercontinentaux. Comme vous le savez bien, au final, les États-Unis interpréteront cela comme une mesure offensive, même si les Chinois y voient une mesure défensive. Prenons le cas de Taïwan. Les États-Unis tiennent profondément à ce que la Chine ne conquière pas Taïwan et ne le récupère pas. Les États-Unis veulent que Taïwan reste, en substance, quasi indépendant et dans le camp américain, d'accord ? Donc, ce que font les États-Unis, c'est fournir des armements à Taïwan pour l'aider à se défendre.

Nous considérons donc notre assistance comme étant de nature défensive. Mais ce n'est pas ainsi que les Chinois la voient. Ils estiment qu'il s'agit d'un cas où les États-Unis agissent de manière offensive. On voit donc à l'œuvre, et c'est une constante en politique internationale, le dilemme de sécurité. Ce qu'un camp fait à des fins défensives est interprété par l'autre comme étant de nature offensive. Et cela rend la compétition en matière de sécurité extrêmement dangereuse. Il est très important de le comprendre, parce qu'on ne peut pas distinguer de manière réellement significative les mesures défensives des mesures offensives. La compétition sécuritaire, qui implique des courses aux armements, donne à chaque camp l'impression que l'autre poursuit des stratégies offensives. Et ces stratégies offensives sont conçues pour attaquer l'autre camp. Voilà un premier point.

Autre façon d'aborder la question : quand j'ai commencé dans ce métier et qu'on étudiait la grande stratégie américaine pendant la guerre froide, ainsi que la stratégie des États-Unis à l'égard de l'Union soviétique, l'accent était mis sur l'endiguement. Je me souviens du livre très célèbre de John Gaddis, que tout le monde lisait et relisait, intitulé « Stratégies de l'endiguement ». Et l'endiguement, si vous réfléchissez à ce mot, c'est un terme très défensif, n'est-ce pas ? Autrement dit, l'idée de base, c'est simplement de contenir ou de dissuader l'Union soviétique. Mais à mesure que la guerre froide avançait, et que nous en apprenions de plus en plus sur ce qui se passait entre les deux camps, surtout du côté américain, il est devenu clair que les Américains ne s'intéressaient pas seulement à l'endiguement. Ils s'intéressaient aussi au refoulement.

Et le refoulement signifiait faire reculer la puissance soviétique. C'est un comportement offensif pur et simple, conçu pour affaiblir l'Union soviétique. Or, si vous réfléchissez à la manière dont les États-Unis traitent la Chine aujourd'hui — et bien sûr, les Chinois en sont parfaitement conscients —, je ne dis rien que les élites chinoises de politique étrangère n'aient déjà compris. Les États-Unis s'intéressent à l'endiguement, et c'est tout le sens de ce que je dis sur le dilemme de sécurité. Mais, en réalité, les États-Unis veulent plus que l'endiguement. Ils aimeraient faire reculer la puissance chinoise. Et on le voit très clairement dans le cas des Russes. Les États-Unis, comme vous et moi en avons parlé à de nombreuses reprises, veulent faire sortir les Russes du rang des grandes puissances.

Si vous écoutez les commentaires récents, aujourd'hui et hier, en Russie, ils se plaignent de la Grande-Bretagne et du fait qu'elle fournisse aux Ukrainiens ces missiles de croisière sophistiqués capables de frapper la Russie. Ils reviennent sur des propos antérieurs. Les Russes reviennent sur la rhétorique du début de cette guerre, lorsque les États-Unis et les Européens parlaient d'affaiblir considérablement la Russie, de la faire sortir du rang des grandes puissances, d'infliger une défaite stratégique à la Russie. Souvenez-vous de ces mots : « défaite stratégique ». C'est du refoulement. Donc, ce que je veux vous dire, Glenn, c'est que chaque fois qu'il y a une compétition en matière de sécurité, que ce soit entre les États-Unis et l'Union soviétique pendant la guerre froide, entre les États-Unis et la Russie aujourd'hui, ou entre les États-Unis et la Chine aujourd'hui, vous n'obtiendrez pas simplement un endiguement pur et simple.

Vous allez avoir de l'endiguement, puis du refoulement. C'est cela, la compétition en matière de sécurité. C'est une affaire très dure et dangereuse. Et en même temps, même quand l'accent est fortement mis sur l'endiguement, même quand on se concentre uniquement sur cette dimension de la relation, le dilemme de sécurité entre en jeu. Ce que vous faites à des fins défensives, dans le cadre de l'endiguement, apparaît comme offensif de l'autre côté. Et c'est ce qui rend la situation actuelle si dangereuse. C'est pourquoi, quand on se trouve dans une situation comme celle que nous connaissons aujourd'hui, on veut que les esprits les plus lucides l'emportent. On veut que des stratégies vraiment intelligents soient aux commandes. On veut des gens qui comprennent la politique de l'équilibre des puissances.

Et cela nous ramène au point de départ de notre conversation. Le fait est que nous avons, en Occident, des élites qui ne comprennent pas la politique d'équilibre des puissances, qui ne comprennent pas le dilemme de sécurité, qui ne comprennent pas la différence entre l'endiguement et le refoulement, qui ne comprennent pas l'essence de la compétition entre grandes puissances. Et quand on ne comprend pas l'essence de la compétition entre grandes puissances, on se met en tête des idées farfelues, comme l'élargissement de l'OTAN. On se dit qu'on peut aller faire de l'ingénierie sociale partout sur la planète, et s'en tirer sans conséquences. Mais ce n'est pas ainsi que fonctionne le monde. Et au fond, ce que je veux dire, c'est qu'il est important de comprendre comment fonctionne le monde.

#Glenn

Eh bien, comment expliqueriez-vous alors l'ère de l'après-guerre froide ? Parce que lorsque l'Union soviétique a pris fin, on pourrait dire qu'il n'y avait pas de véritable dilemme de sécurité. Si l'on évaluait les menaces, les capacités et les intentions des Russes, leurs capacités étaient... enfin, la Russie était faible. Elle s'affaiblissait encore. Et si l'on voulait évaluer ses intentions, on avait l'impression que toute sa politique étrangère consistait à s'intégrer à l'Occident. Je veux dire, sur presque toute son histoire, c'était, je suppose, le meilleur moment qui ait jamais existé pour établir des relations pacifiques avec l'Occident. Et les Russes n'ont cessé de demander quelque chose comme la maison commune européenne de Gorbatchev.

Ils n'ont cessé de demander une sécurité indivisible, alors même que nous nous étions initialement éloignés de cette idée, ou de ces accords, d'architecture de sécurité paneuropéenne. Eltsine a dit : « Oh, nous pourrions rejoindre l'OTAN. » Poutine a suggéré que nous pourrions rejoindre l'OTAN. Et cette idée de chercher une architecture de sécurité commune avec l'Occident s'est poursuivie tout au long des années deux mille. Alors comment expliquer cela ? Est-ce que vous voyez aussi les choses à travers le prisme du dilemme de sécurité ? Parce que c'est assez déroutant. Comment comprendre ce qui revient, en substance, à refuser d'accepter un oui comme réponse ? Je veux dire, encore une fois, l'Occident était le seul jeu en ville. Les Russes voulaient faire partie de l'Occident. Tout était en place.

#Guest

Permettez-moi de faire deux remarques. Premièrement, une fois encore, les opposants à l'élargissement de l'OTAN dans les années 1990 — et aussi difficile que ce soit à croire aujourd'hui, ils étaient nombreux — comprenaient le dilemme de sécurité. Ils comprenaient que les Russes verraient l'OTAN avancer jusqu'à la frontière russe comme une menace mortelle. Si vous parlez à des gens comme Mike McFaul, qui était l'ambassadeur américain en Russie, il vous dira qu'il a dit à Poutine, à de nombreuses reprises, que l'OTAN n'était pas une alliance offensive. Qu'elle ne représentait pas une menace pour les Russes, et que Poutine n'avait rien à craindre. C'est la preuve de ce que j'avance : des gens comme McFaul — et McFaul représentait très certainement la majorité — ne comprenaient pas la logique réaliste élémentaire.

Bien sûr, Poutine allait considérer l'expansion de l'OTAN en Europe de l'Est comme une menace pour la Russie. Même Gorbatchev y voyait une menace mortelle. Mais les gens ne pensaient plus que le dilemme de sécurité s'appliquait. Ils croyaient vraiment que les États-Unis étaient une alliance bienveillante, que nous étions une puissance hégémonique bienveillante. Ce n'est pas comme si les gens pensaient que les États-Unis étaient cette grande puissance vicieuse qui dominait désormais le monde. Voilà notre chance de vraiment dominer le monde — je veux dire, de le prendre en main — et ce que nous devons faire, c'est trouver une rhétorique sophistiquée pour dissimuler notre comportement. Et l'hégémonie libérale, c'est cette rhétorique sophistiquée. Ce n'est pas ce qui s'est passé. Ces gens croyaient sincèrement à ce qu'ils faisaient.

Ils pensaient que la logique réaliste était morte, que des concepts comme le dilemme de sécurité ne comptaient plus, et que les États-Unis pouvaient faire avancer l'Union européenne, faire avancer l'OTAN vers l'est, promouvoir les révolutions de couleur, et le faire sans aliéner les Russes. Je trouve cela assez incroyable. Mais si l'on revient aux années 1990, lorsque l'hégémonie libérale s'est imposée et a été pleinement développée par l'administration Clinton, cette administration n'avait pas de relation antagoniste avec les Russes, ni avec Boris Eltsine. Elle voulait travailler avec Eltsine pour que l'élargissement de l'OTAN, l'élargissement de l'Union européenne, et ainsi de suite, puissent fonctionner. Elle ne voulait pas avoir de relation hostile avec la Russie.

En réalité, ils pensaient pouvoir avoir le beurre et l'argent du beurre. Des gens comme Kennan disaient : on ne peut pas avoir le beurre et l'argent du beurre. Si vous élargissez l'OTAN, vous allez finir par aliéner les Russes. Ils ne le croyaient pas. Mais je pense que cela a été fait de bonne foi. Mon bon ami Steve Walt a écrit un livre intitulé « L'enfer des bonnes intentions ». Et je pense que cela s'applique à ce cas précis. Je ne pense pas que des gens comme McFaul aient eu des intentions malveillantes, quoi que vous pensiez aujourd'hui de leurs opinions. Je pense que, dans les années 1990 et au début des années 2000, nous pensions avoir une formule magique pour créer un nouveau monde. Et cela m'amène à mon deuxième point principal.

Nous pensions vraiment pouvoir bâtir une architecture de sécurité en Europe. Nous pensions pouvoir bâtir une architecture de sécurité qui engloberait le monde entier. Cela s'appelle l'hégémonie libérale. Réfléchissez à ces mots : l'hégémonie libérale. Les États-Unis sont le seul pôle du système. Ils sont la seule grande puissance du système. C'est un État profondément libéral, entièrement voué à diffuser le libéralisme sur toute la planète. Et d'ailleurs, Frank Fukuyama nous a dit, et beaucoup de gens le croient, que le libéralisme est l'avenir. Que le fascisme a été vaincu dans la première moitié du XXe siècle. Que le communisme a été vaincu dans la seconde moitié du XXe siècle.

Et ce que nous allons avoir, l'idéologie par défaut désormais, c'est le libéralisme. Alors, tout ce qu'on a à faire, c'est commencer à pousser. Le vent est dans notre dos. Et ce que vous allez voir, c'est du libéralisme partout, ici, là et ailleurs. Ensuite, nous mondialiserons l'économie internationale. Nous construirons toutes ces institutions puissantes et nous y intégrerons les États. Ils deviendront des parties prenantes responsables, et nous vivrons heureux pour toujours. Et Glenn, comme vous le savez mieux que moi, dans les années 1990, on avait l'impression que les Russes se dirigeaient vers la démocratie libérale. Ou du moins, beaucoup de gens pouvaient se raconter que c'était la direction que prenait la Russie, que son passé quelque peu autoritaire était derrière elle.

Donc, dans les années 90, quand toute cette entreprise a été mise en marche, on avait l'impression qu'on n'avait pas besoin du type d'architecture de sécurité dont vous parlez. Il semblait que l'architecture de sécurité alternative, à savoir l'hégémonie libérale, était la stratégie gagnante pour les États-Unis. Ceux qui s'y opposaient ne parvenaient tout simplement pas à se faire entendre. Ils étaient, vous savez, très largement minoritaires. Et comme cela semblait fonctionner au départ, il faut se rappeler que la première vague d'élargissement de l'OTAN date de 1999, et nous nous en sortons sans conséquences. La deuxième vague a lieu en 2004. Elle inclut même les États baltes, qui sont frontaliers de la Russie. Et là aussi, nous nous en sortons sans conséquences.

Et c'est pourquoi, en 2008, les gens pensent qu'on peut s'en tirer en étendant l'OTAN à l'Ukraine. Nous pensons être l'hégémon. Nous sommes un hégémon libéral. Le libéralisme, c'est la vague de l'avenir, et nous pouvons répandre le libéralisme, les institutions internationales et la mondialisation sur toute la planète. Et d'ailleurs, pour aborder la question sous un autre angle, comme vous le savez, encore mieux que moi, Glenn, Poutine était intéressé par une coopération avec l'Occident. Au début des années 2000, cela nous a donné encore plus de raisons de penser que nous pouvions travailler avec les Russes, travailler avec les Chinois pour y parvenir. Je veux dire, les Chinois étaient

tout à fait disposés à s'accommoder de l'hégémonie libérale. Du point de vue de la Chine, c'était un cadeau tombé du ciel. Nous aidions l'économie chinoise à se développer.

Je me souviens de fois où je suis allé en Chine. Et les Chinois... ça n'arrivait pas tout le temps, mais parfois, des interlocuteurs chinois me disaient : « Pourquoi les États-Unis nous aident-ils à devenir un État aussi puissant ? » Parce que mes interlocuteurs chinois comprenaient que ce n'était pas exactement la stratégie la plus intelligente du point de vue américain. Alors je leur disais : « C'est parce que l'Amérique est dirigée par des libéraux qui ne comprennent pas la politique de l'équilibre des puissances. Et ils croient réellement que, quand vous deviendrez puissants, nous vivrons heureux pour toujours. » Et les Chinois me répondaient : « Je n'y crois pas. » Ils disaient : « Les États-Unis doivent avoir une sorte de formule magique, pour penser qu'ils peuvent nuire à la Chine sur le long terme et qu'ils pourront quand même continuer à dominer la Chine. »

Parce que les Chinois ont compris que, si nous aidions la Chine à devenir un géant économique, nous, les États-Unis, ne pourrions plus dominer la Chine comme nous avons pu le faire pendant la plus grande partie du moment unipolaire, n'est-ce pas ? Parce que nous étions tout simplement si puissants. Mais dès lors que vous perdez cette position dominante vis-à-vis de la Chine, vous ne pouvez plus dominer les Chinois. Alors les Chinois me disaient : « Pourquoi feriez-vous ça ? » Et je répondais simplement : « Parce que les gens qui dirigent la politique étrangère américaine sont, pour l'essentiel, des imbéciles. » Et ils me disaient : « Non, non, non, ce n'est pas possible. Ce sont des gens intelligents. Ils doivent avoir une stratégie que nous ne comprenons tout simplement pas. » Alors je leur répondais : « Eh bien, quand vous aurez compris quelle est cette stratégie, faites-le-moi savoir. »

#Glenn

Eh bien, j'ai quand même l'impression que tous ces dirigeants qui pensent pouvoir transcender la logique de l'équilibre des puissances, en s'appuyant sur les idéologies de Fukuyama que vous avez exposées, finissent, au lieu de la transcender, par tout simplement l'ignorer, à leurs risques et périls. Et alors, on voit les problèmes s'accumuler. Mais je vais juste poser une dernière petite question. Dans les années quatre-vingt-dix, on peut soutenir qu'il y avait des intentions bienveillantes. Ils croyaient à ces idées. Mais aujourd'hui, maintenant qu'il y a une véritable guerre, l'OTAN fait délibérément monter l'escalade. On l'entend dans la rhétorique. On le voit dans les actes. Et je crois que ma principale inquiétude, c'est que les Russes se considèrent comme soumis à une très forte pression. Autrement dit, ils vont devoir riposter à un moment donné.

Sinon, on ne peut pas dissuader l'Occident si on ne riposte pas réellement. Ils vont donc devoir faire un exemple, et les États baltes semblent être une cible opportune — pas une invasion, mais une frappe, peut-être quelque chose comme ça. Je ne dis pas que c'est le plan. Je dis que ça doit forcément figurer quelque part parmi les options envisagées, parmi les possibilités. Mais le problème, ensuite, c'est que les pays de l'OTAN feraient probablement quelque chose contre Kaliningrad. Et à ce moment-là, je pense qu'on serait très près d'un échange nucléaire. Je dis cela parce que le

directeur de la CIA, Ratcliffe, comme vous le savez, vient de se rendre à Moscou pour quelques heures seulement, lors d'un très bref déplacement. Et selon Politico, c'était pour convaincre... Là encore, c'est Politico. Je ne sais pas s'ils spéculent.

Mais ils ont dit que l'objectif était de convaincre la Russie de ne pas s'en prendre à l'OTAN, de ne pas tester l'OTAN, ou de ne pas riposter, peu importe la manière de le formuler. Mais ma question, encore une fois, c'est que nous ne savons pas ce qu'il a dit. Alors, comment pensez-vous que cela se soit déroulé ? Est-ce qu'il soutient... Est-ce qu'il est allé à Moscou en disant : pour régler cette question, il faut désamorcer l'escalade ? Nous n'allons plus vous attaquer. Nous allons réduire les attaques contre la Russie, et vous n'attaquez pas les États baltes. Ou bien est-ce qu'il y est allé pour dissuader ? Ce qui veut dire : nous avons le droit de vous attaquer, mais n'osez surtout pas attaquer en réponse. À mesure que nous gravissons l'échelle de l'escalade, ne la gravissez pas avec nous. Enfin, comment voyez-vous cette logique à l'œuvre à Washington, à partir de cette logique des termes ?

#Guest

Eh bien, d'après certains articles — et je lisais à ce sujet le Kyiv Independent, qui avait publié plusieurs articles que j'ai trouvés très utiles — il semblerait que Ratcliffe soit allé dire aux Russes de ne pas attaquer les États baltes. Le Kyiv Independent a aussi indiqué que Ratcliffe avait transmis un message concernant l'Iran et demandé aux Russes de couper leurs relations économiques avec l'Iran. Je pensais que cela ferait partie de l'histoire, et selon le Kyiv Independent, cela en fait partie. Mais concentrons-nous sur les États baltes. D'abord, je ne vois aucune preuve que les Russes envisagent d'attaquer les États baltes.

Et le Kyiv Independent publie un article important dans lequel les dirigeants de l'Estonie, de la Lettonie et de la Lituanie — et surtout la Lettonie, puisque c'est la Première ministre qui s'exprime — affirment que le niveau de menace venant de la Russie n'a pas augmenté. Et ce dont ils parlent ici, c'est de la menace d'une invasion. Les Estoniens, les Lettons, les Lituanais et, encore une fois, surtout les Lettons, indiquent clairement qu'ils ne voient pas de menace imminente d'invasion de la part de la Russie. Oui, ils s'inquiètent des cyberattaques. Oui, ils s'inquiètent de l'influence de la Russie sur l'opinion publique dans leurs pays. Oui, ils s'inquiètent aussi qu'un drone survole occasionnellement leur territoire.

Mais rien ne laisse penser, dans les États baltes, que les Russes vont envahir. Et encore une fois, c'est dans le Kyiv Independent. Alors je me dis : qu'est-ce que Ratcliffe est en train de faire ? Je veux dire, où est la menace, là ? Est-ce que les Russes sont vraiment susceptibles de faire ça ? Et puis je me dis : bon, peut-être que la situation est catastrophique sur le champ de bataille, et que la logique de Sergueï Karaganov commence à s'imposer. Ils comprennent qu'ils ne peuvent pas gagner sur le champ de bataille. Donc ils doivent, vous savez, bombarder quelques pays d'Europe de l'Est, et ils commenceront par les États baltes. Mais comme vous le savez, Glenn, les Russes s'en sortent en réalité très bien sur le champ de bataille.

Leur campagne aérienne fonctionne très bien. Ils ont transformé l'Ukraine en pays enclavé, ce qui entraîne des conséquences économiques dévastatrices. Il est donc difficile de voir l'argument de Karaganov entrer en jeu à ce stade, et donc pousser Ratcliffe à se rendre à Moscou. Alors, je ne sais pas, vous savez, quelle est la menace qu'il perçoit. À mon avis, la situation la plus dangereuse en ce moment concerne la Grande-Bretagne et les missiles de croisière qu'elle a fournis à l'Ukraine, que l'Ukraine utilise contre Donetsk. Et les Russes, dans les médias d'aujourd'hui, ont beaucoup insisté sur une attaque menée par l'Ukraine à l'aide de SCALP britanniques.

Je crois que la version française, c'est le SCALP, et la version britannique, c'est... comment s'appelle la version britannique ? Le Storm Shadow. Oui, le Storm Shadow. Je ne sais pas s'ils ont utilisé un Storm Shadow ou un SCALP. La photo que j'ai vue sur RT montrait un SCALP. Il était français. Et l'histoire concerne des Storm Shadow, mais ce sont, en pratique, le même missile. Donc, disons simplement : Storm Shadow. Les Russes ont été furieux de cette attaque ukrainienne contre Donetsk, hier, avec un Storm Shadow. Et Maria Zakharova, qui est la porte-parole de la politique étrangère, a dit explicitement que les Russes pourraient très bien attaquer des cibles britanniques à l'intérieur de l'Ukraine. Puis elle a employé les mots : « et au-delà ». Réfléchissez à ces mots : « et au-delà ».

Cela pourrait vouloir dire viser des sites britanniques en dehors de l'Ukraine, peut-être la Grande-Bretagne elle-même, peut-être un navire britannique en mer. Et j'ai pensé que les Russes envoyaient un message très clair à l'Occident, surtout à la Grande-Bretagne : s'ils continuent à soutenir des attaques, avec ces missiles de croisière sophistiqués, contre le territoire russe, ils devraient se préparer à une possible riposte russe, non seulement contre des cibles britanniques à l'intérieur de l'Ukraine, mais aussi en dehors de l'Ukraine. Donc, ce que je vous dis, c'est qu'il y a trois façons d'envisager une escalade jusqu'au niveau nucléaire. La première, c'est ce dont semblait relever la visite de Ratcliffe : les Russes se prépareraient tout simplement à attaquer les États baltes. Et cela ne me paraît pas plausible.

Ensuite, il y a le scénario Karaganov. Ça ne me paraît pas plausible. Et concernant toute la question de ces missiles de croisière, ces missiles de croisière britanniques, cela n'a pas vraiment été abordé lors de la visite de Ratcliffe, du moins à ce que j'ai pu constater. Personne ne dit que Ratcliffe parlait de ces missiles de croisière britanniques et français. Donc, je ne sais pas exactement ce qui se passe. Enfin, c'est ma conclusion sur ce sujet. Je suis curieux de savoir ce que vous en pensez. Tout ça n'a pas beaucoup de sens. De quoi Ratcliffe parle-t-il ? Voyez-vous le moindre signe que les Russes se préparent à entrer dans les États baltes ? Voyez-vous le moindre signe que l'argument de Karaganov commence à s'appliquer ? Non.

#Glenn

Non, eh bien, je pense que tous les Russes prennent maintenant beaucoup d'assurance, parce que, comme vous l'avez dit, les choses se passent très bien sur la ligne de front. Et je pense qu'ils voient l'

Ukraine s'effondrer un peu, que ce soit sur le front, au niveau de la stabilité politique ou de l'économie. Donc, je pense qu'il ne fait aucun doute que la Russie est en train de gagner. Mais à mesure que l'Ukraine commence à s'effondrer, la prévision, c'est que l'OTAN va commencer à paniquer et va escalader d'une manière ou d'une autre, faire quelque chose d'irréfléchi. Et oui, les Russes aimeraient lancer un avertissement clair, qu'ils puissent étayer par la force : si l'OTAN franchit la ligne rouge, il y aura des représailles.

Autrement dit, ne rien envahir, mais rétablir sa capacité de dissuasion. Mais non, je ne pense pas qu'une attaque contre les États baltes soit imminente. Donc, je ne suis pas tout à fait sûr. Il se peut qu'il ait été là, comme vous l'avez dit, principalement à propos de l'Iran. Mais là encore, pourquoi la Russie ne soutiendrait-elle pas l'Iran ? Elle ne peut pas se permettre de voir l'Iran tomber. Et puis, les États-Unis mènent actuellement des attaques sur le territoire russe. Pourquoi n'aideraient-ils pas l'Iran ? Je ne sais pas. Mais encore une fois, c'est ce que je me demandais. Est-ce qu'il s'agit d'une désescalade mutuelle, ou est-ce simplement de pousser un seul camp à céder ? C'est très difficile à dire.

#Guest

Oui. Encore une fois, si vous lisez les articles de presse, ça ressemblait à de la dissuasion. Nous essayions de dissuader les Russes d'envahir les États baltes. Mais, comme je vous le dis, rien ne prouve que les Russes se préparaient à envahir les États baltes. Et d'ailleurs, si vous regardez le Kyiv Independent aujourd'hui, il dit que les dirigeants des trois États baltes ne voient aucun signe que les Russes se préparent à attaquer. En fait, ils essaient de rassurer leurs populations, de leur dire de se calmer : la Troisième Guerre mondiale ne commencera pas demain.

Donc, je ne comprends pas ce que faisait Radcliffe. Et comme je l'ai dit, je pense que le seul scénario dont il faut s'inquiéter — pas trop, mais un peu — concerne toute la question des Storm Shadow et des SCALP, ces missiles de croisière sophistiqués que les Britanniques donnent aux Ukrainiens, que les Ukrainiens ont utilisés hier, et qui mettent les Russes en rage. Maria Zakharova est intervenue pour dire que, eh bien, les Russes pourraient frapper en dehors de l'Ukraine. Évidemment, ce ne serait pas une bonne chose. Je suis d'accord.

#Glenn

Eh bien, merci d'avoir pris le temps. Et je suis désolé, nous avons un peu dépassé le temps prévu aujourd'hui. Merci encore. Je vous en prie, Glenn.

#Speaker 03

C'était un plaisir d'être ici.